



Reims Oreille

Automne 2012 - N° 30



Edito

◀ Aidez-vous

L'Essayer, c'est l'Adapte

◀ L'Euthanasie du Lion

C'était presque aujourd'hui

◀ Jean-Claude Pascal

De chanson et du reste

◀ Le rock ennemi

Des nouvelles de...

◀ Jean Foulon (P'tit Crème)

Chantons à Sèmes

◀ Ami devenu imberbe

Bavardage...

◀ Eugène Lampion (Machinchose)

Square

◀ Emmanuel Riboli

Paradis Blues

◀ Le clehs (6)

Rencontre

◀ Nicolas Bacchus

Comment ça naît, une assoc' ?

◀ Chapitre 3

L'X, Y, Z de JFC

◀ La complainte de Fualdès

◀ *Et les promos de saison :*
Machinchose - Vendeurs d'Enclumes
- Lisa LeBlanc - La Mordue - Pascal
Mary - Alcaz - Francesca Solleville

Retrouvez-nous sur le Web
<http://reimsoreille.free.fr>

◀ Sommaire :

- ◆ **Edito : Aidez-vous**.....p.2
- ◆ **L'Essayer, c'est l'Adapter : L'euthanasie du lion** .p.3
- ◆ **Presque aujourd'hui : Jean-Claude Pascal**.....p.4
- ◆ **Chanson et reste : Le rock ennemi**.....p.5
- ◆ **Rencontre : Jean Foulon du P'tit Crème**p.6
- ◆ **Chantons à Sèmes : Royaume de Siam**p.8
- ◆ **Du côté de : Eugène Lampion de Machinchose**... p.10
- ◆ **Square : Emmanuel Riboli**p.13
- ◆ **Paradis Blues : « Le clebs (6) »**.....p.14
- ◆ **Rencontre : Nicolas Bacchus**.....p.16
- ◆ **Comment ça naît, une assoc' ? (chap.3)**.....p.18
- ◆ **L'XYZ de J-F. C. : La Complainte de Fualdès**.....p.20

AIDEZ-VOUS À AIMER LA CHANSON

Si vous aimez la chanson, si vous voulez aimer la chanson, si vous avez envie de vouloir aimer la chanson, un conseil : ne comptez que sur vous. Il faudra vous y faire : la chanson ne viendra pas à vous.

Quand j'écris chanson, j'entends celle de créateurs, d'artisanat, vivante, d'aujourd'hui, de sensibilités diverses, d'approches variées.

Celle qui fait dans cet art du quotidien, celle qui « *parle une langue directement accessible mais assez savante pour échapper à la platitude* » (Pol Vandromme).

Celle que l'on entend de moins en moins sur nos médias, puisque même notre service public a, depuis longtemps, succombé à la livraison de soupes qui peuvent distraire, mais qui pourraient le faire sans occuper tout l'espace.

« *Qui connaît l'eau des sources n'aime plus l'eau croupie* » chantait jadis un patron de radio publique sur laquelle la chanson française est de plus en plus absente.

Mais où est la source ?

D'excellents artistes se produisent dans des grandes salles plus ou moins proches ou dans des villes dont les municipalités ont su intégrer la chanson dans un panel culturel. Ils ont raison de le faire et le public a raison d'aller les applaudir.

Ailleurs, la chanson sait que sans le maillage de toutes ces associations qui, ici ou là, avec plus ou moins de bonheur, parviennent à lui maintenir des espaces, cette chanson (votre chanson) sait qu'elle serait moribonde depuis longtemps.

Si la chanson de Reims Oreille, par vocation un peu, mais aussi par obligation beaucoup, se veut de proximité, rien ne l'oblige à devenir trop intime.

Nos salles sont petites, mais on peut les remplir, elles ne demandent que ça.

REIMS OREILLE et le LUDOVAL Présentent

GOVRACHE



Vendredi 23 NOVEMBRE à 20h
Espace Le Ludoval Reims

Auberge Espagnole après le concert

Tarif = 8 et 12 Euros
Réservations : reimsoreille@free.fr / 06 84 05 31 01

Vous aussi,
Alors,
Rémoises, Marnais, Travailleuses, Français,
Prenez dates et les communiquez,
Quittez l'obscurité pour la lumière,
Relevez le défi et la tête en même temps,
Egorgez vos fils et vos compagnes
s'ils refusent de vous suivre
dans ce combat pour
Une chanson outragée,
Une chanson brisée, chanson martyrisée,
Mais une chanson libérée
grâce à nous, tous ensemble
dans l'union réunie de nos forces rassemblées.

Rémoises, etc... :

AIDEZ-VOUS !

■ Jean-François Capitaine,
Président de Reims Oreille... en général !

◀ L'Essayer, c'est l'Adapter : « L'EUTHANASIE DU LION »



*Dans la jungle, terrible jungle
Le lion est mort ce soir
Et les hommes tranquilles s'endorment
Le lion est mort ce soir*

Paroles : P.Cambell, H.Peretti, L.Creatore, G.Weiss, A.Stanton - Françaises de : Henri Salvador. / Musique: P.Cambell, H.Peretti, L.Creatore, G.Weiss, A. Stanton / Titre original: "The Lion sleeps Tonight - Wimoweh"

Premier constat : Y a du monde à la création, mais pourquoi pas son créateur ?

Première question : Pourquoi chez nous le lion est mort alors qu'il n'est qu'endormi à l'origine ?

Résumé d'une histoire édifiante :

Il était une fois, dans une tribu zoulou d'Afrique du Sud, un jeune musicien dégingandé né en 1909. Le soir il va jouer et chanter avec un certain succès dans les bars ouvriers autour de Soweto. Un jour, il prend le train pour Johannesburg, la ville aux mines d'or. Travail et ambiance légèrement raciste inspirent notre musicien dégingandé qui crée son groupe : « Solomon Linda & the Evening Birds ». Remarqués par deux partenaires propriétaires d'un studio, Solomon et les birds sont invités à venir y travailler.

Aparté : nous sommes alors dans le vieux principe commercial qui veut que les compagnies de disques achètent les enregistrements susceptibles de leur rapporter un peu d'argent. Redevances et droits d'auteurs sont évidemment inconnus en ces années et en ce pays..

Inutile de préciser (tournure qui consiste à dire que c'est, quand même ce qu'on va faire) que cette petite information est amenée à prendre une certaine importance pour la suite du conte.

En studio - on est en 1939 - Solomon et ses copains grattent leurs cordes, tapent du pied comme ils savent le faire et puis c'est le miracle.

Laissons la parole à **Rian Milan**, écrivain sud-africain, qui raconte la scène traduite ici avec tout le sel surréaliste du passage par internet :

.. il était debout en face d'un micro dans le studio. Il n'avait pas composé la mélodie ou écrit vers le bas ou quoi que ce soit. Il vient d'ouvrir sa bouche et hors il est venu un écheveau obsédante de notes quinze qui coulaient dans les fils et un stilet tremblement qui réduit rainures minuscules dans un bloc de filage de cire d'abeille. Solomon coupe plusieurs chansons, mais celui qui nous intéresse a été appelé « Mbube » en zoulou « le lion ». C'était un simple à trois accords chansonnette avec quelque chose des paroles dans le sens de : « lion ! ha ! tu es lion !, » inspiré par un incident dans l'enfance zoulou quand ils allaient chasser les lions qui traquaient de leur père les oiseaux du bétail.

Dans un français plus clair : Solomon se met à improviser sur une

structure très zoulou sur le thème de « Mbube », ce lion qui endormi peut se réveiller demain, avec un « uyi-mbube » sur fond de basses puissantes et sa voix de fausset qui rajoute, sans savoir pourquoi, une mélodie associée depuis à la partie chantée :

« *In the jungle, the mighty jungle / The lion sleeps tonight* » et va donner un nom au genre : le mbube chanté de manière forte et puissante quand l'isicathamiya (autre genre, popularisé par Paul Simon et son « Graceland ») se veut plus harmonieux.

Solomon vend pour 10 schillings sa composition qui fait un tabac parmi les émigrants zoulous. Fin du premier acte : Solomon est désormais dépossédé de son travail. Il sera dès lors épargné par les royalties générées par son inspiration. Pour tempérer, rappelons qu'il n'était qu'un noir dégingandé.

Gros succès donc en Afrique du Sud. Un ethnomusicologue, copain de Pete Seeger, ramène à celui-ci la chanson dans une de ses musettes. Avec son groupe folk « The Weavers » Pete sort la chanson en déformant le refrain, transformant le uyi-mbube (*tu es un lion*) en « Wimoweh » qui ne veut rien dire, mais avec, en prime, une petite explication à l'appui :

« *Je pense que la chanson est l'exemple d'un motif folklorique de « dormir - roi » au sujet de Shaka le lion, roi de guerre des zoulous, qui a héroïquement résisté aux armées des colonisateurs européens, et censé ne pas être mort mais seulement endormi pour se réveiller un jour pour mener les personnes opprimées à la liberté.* »

Gros succès alors et donc aux Etats-Unis. A la décharge de Pete Seeger, il est juste de préciser qu'il fut le seul à penser à envoyer une obole à Solomon. Fin du deuxième acte.

Apprise sur un disque des Weavers, les « The Tomen » s'emparent à leur tour de la chanson, restaurée pour l'occasion entre autres par Georges Weiss, leur producteur. Restaurée, ça veut surtout dire que l'individu rajoute trois lignes du genre : « *Hush my darling, don't fear my darling. The lion sleeps tonight.* » Histoire de s'attribuer la chanson et les droits d'auteur qui vont suivre. .

*Near the village, the quiet village
The lion sleeps tonight.*

Et pour suivre, ça va suivre. On recense environ 150 interprétations dans le monde, compris l'intermède du « roi lion » de l'empire Disney. A peine quelques millions de dollars. Chez nous Salvador ne tue le lion que pour un simple problème de pied et les Pow Wow en font un succès national. Notre musicien dégingandé du début est mort dans la misère à 53 ans. En 1962, le lion était encore endormi en Afrique du Sud.

uyi-mbube, uyi-mbube, uyi-mbube, uyi-mbube

■ Gérard Mansouaff



Jean-Claude Pascal (1927-92) Comédien, chanteur interprète... mannequin pour gilets anciens.

*J'ai donné des soirées à étonner les princes
Avec une poignée de copains troubadours*



Jean-Claude Pascal : un profil gauche à rendre jaloux tous ceux qui l'ont banal, une élégance raffinée à complexer ceux qui se vêtent chez Décathlon ou similaire. Séduisant, l'homme fera rêver dames et demoiselles dans les années 50 et 60 !

Après une enfance plutôt dorée, à 17 ans il n'hésite pas à se faire embaucher chez Leclerc et sa DB, pour délivrer Strasbourg. Il en méritera une croix de guerre qu'il acceptera, ce qui prouve qu'on n'est pas sérieux quand on a 18 ans.

Pendant les premières années de la quatrième république, Jean-Claude, encore Villemillot, œuvre dans la mode et la haute couture. Jusqu'à sa rencontre avec le « Don Juan » que Louis Jouvet met alors en scène. Le théâtre entre dans sa vie. Un peu lassé des ourlets et des revers surpiqués. C'est décidé : il veut devenir comédien, il en fait le pari et Jean-Claude devient Pascal.

Les débuts sont difficiles, mais Edwige Feuillère en fait son Armand Duval. La pièce fait un pastis. C'est parti pour Jean-Claude Pascal.

Caprice dans « un caprice de Caroline » avec Martine, il incarne un eunuque avec Angélique et tourne avec les plus belles actrices. Seul, « Le grand jeu » l'oppose à Gina Lollobrigida qui lui trouve 'les cils trop longs' car madame Lolo est très exigeante sur le sujet.

*L'amour c'est comme un jour,
ça s'en va, ça s'en va l'amour...*

Mais la nouvelle vague arrive. Elle tombe bien car J.C. Pascal commence à se lasser de jouer les beaux jeunes premiers. La chanson devient son activité principale.

Parmi ses qualités : une belle voix de crouneur, une articulation impeccable et surtout du goût très sûr dans le choix de ses chansons. Les meilleurs auteurs compositeurs du moment, d'Aznavor à Dimey, vont s'installer dès lors dans son répertoire à la fois divers et cohérent

dans cette recherche de qualité.

On peut avoir une préférence pour ses interprétations d'un Gainsbourg, qui à cette époque, faisait encore des chansons,

*Dieu que je regrette / Mes larmes fillettes
Ce vin malhonnête / Qui monte au cerveau*
comme pour celles du Bécaud, d'avant l'empâtement :

*Celui qu'on appelait le voyou de la plage,
Qui vivait tout l'été jambes nues, cheveux fous,*

Après un essai en 78 tours et en 1955, son premier vrai disque sort en 1958.

En 1961, c'est le couronnement quand il monte sur le podium du Grand prix de l'Eurovision.

Dans la foulée, l'Académie Charles Cros lui décerne son grand prix l'année suivante.

*Nous les amoureux le soleil brille pour nous
Et l'on dort sur les genoux du Bon Dieu*

Le grand public découvre alors sa voix chaude, caressante et l'interprète exigeant. Il aura le temps de le découvrir à travers 53 disques qu'il enregistre jusqu'en 1984.

L'écriture sera sa dernière expression artistique qu'il aborde dans un roman autobiographique « Le beau masque » qu'il dédie à Edwige Feuillère. La boucle est bouclée, comme on dit chez les petites mains.

En 1992, il décède dans un triste anonymat. Une grosse moitié de ses cendres seront dispersées dans la baie du Mont Saint Michel, l'autre au large d'Hammamet et le reste au Cimetière du Montparnasse.

*il avait dit un jour lorsque je m'en irai
vers le lointain pays au delà de la terre
vous ne pleurez pas vous lèverez vos verres
et vous boirez pour moi à mon éternité*

« J'ai trop aimé la vie. Je ne crois pas m'être privé dans la recherche des plaisirs que l'on donne et que l'on reçoit... Je ne regrette rien ... Il n'y a d'impur que ce qui est impur »



■ Jean-François Capitaine

◀ De chanson et du reste : « Le rock ennemi de la chanson »

On rencontre souvent dans le milieu de la chanson une détestation pour le rock. Chez certains, elle paraît même viscérale. Comme si ce genre ne pouvait être pratiqué que par des musiciens décérébrés, tout juste bon à beugler sur scène et s'y exhiber dans un déhanchement débile et profane, en tout cas fort éloigné des normes et usages de la grand-messe chansonniers.

Cette rancœur, j'arrive à la comprendre de la part de ces chanteurs, engagés au cœur des années 60 dans une démarche poétique et artistique exigeante, qui se sont vus progressivement mis de côté, puis renversés et balayés par la déferlante rock ; des chanteurs auxquels on est venu expliquer qu'à présent, la subversion c'était ça : des guitaristes faisant des bons de trois mètres et hurlant en anglais des choses auxquelles à peu près personne ne comprenait rien. Forcément, le coup a été rude. On a d'ailleurs suffisamment répété combien la chanson avait eu du mal à prendre ce virage, se voyant dès lors emportée par la vague anglo-saxonne.

Cette époque a constitué le début d'un tournant, qui se concrétise aujourd'hui - et depuis un certain temps déjà - par la victoire incontestable de la musique sur le texte. La priorité est accordée à l'instrument, le texte n'étant souvent plus qu'un détail, un ornement, un élément de sonorité parmi les autres ; ou, au mieux, quand l'artiste veut bien lui accorder quelque attention, le support de paroles indigestes et bâclées. L'amateur de chanson dite « à texte », avide de vers et de poésie, aura du mal à y trouver son compte.

Cette tendance, le rock peut être considéré comme en étant un concentré (souvent à raison, mais pas toujours ; c'est que l'étendue du genre est vaste). Pour autant, moi qui apprécie qu'un texte soit bien écrit, qui suis sensible à la musicalité du verbe, à son sens et n'aime rien plus que rencontrer une écriture, je trouve dans le

rock et ses rythmes ce que la chanson et son lyrisme ne peuvent me procurer : une énergie brute et libérée. Il est bon de se laisser emporter par l'élan qui s'en dégage et ce quelque chose qui vient parler directement aux tripes - la voix délivre son chant, plus ou moins en force ; les instruments l'accompagnent et la portent ; les amplis chauffent et les guitares suent ; l'auditeur vibre, le corps répond, il remue et franchement, des fois, ça fait du bien par où ça passe !

Bien sûr, cette énergie n'est pas incompatible avec une écriture plus soutenue. Mais si le rock pourrait l'apprendre de la chanson, la chanson aurait peut-être, elle aussi, des choses à apprendre du rock. Est-on sûr qu'elle doit regarder de haut les audaces musicales et vocales d'un Tom Waits ? Sans compter que rock et chanson ne sont pas toujours aussi éloignés : ne peut-on pas retrouver dans la voix de Janis Joplin la vibration du monde qui habitait le chant de Brel ?

Ce commandement du Captain Beefheart : « N'essayez pas la sueur de votre instrument. Vous avez besoin que cette puanteur le recouvre. Ensuite, vous devez mettre cette puanteur dans votre musique » ne vaut-il pas déclaration d'intention poétique ? Et je tiens personnellement *Des visages, des figures*, le dernier album de Noir Désir, comme l'un des meilleurs disques de chansons de ces quinze dernières années !



Captain Beefheart

Pour ma part, rock et chanson sont deux genres complémentaires. L'énergie rythmique du premier fait écho à la provision de sens du second. Ce qui me manque chez l'un, l'autre me l'apporte. J'aurais de la peine à n'en écouter qu'un seul, comme j'aurais du mal à me passer des deux.

◀ Jean Foulon... du P'tit Crème

Jean Foulon est guitariste (il confie qu'il aime bien chatouiller les grattes) et chanteur du P'tit Crème, groupe qui interprète des textes de Gaston Couté sur des compositions originales (avec quelques reprises de Gérard Pierron et Marc Robine). Nous lui avons proposé quelques questions par « Intermail » !

Reims Oreille : Tu es le chanteur et un des guitaristes du P'tit Crème, ça fait quoi d'être le leader ?

Jean Foulon : Pourquoi faudrait-il qu'il y ait toujours un chef, un patron, un leader dans un groupe? Nous, nous essayons de faire vivre notre groupe de façon libre et naturelle. Alors, les idées et les propositions viennent de chacun et elles se mettent en place tranquillement... La plupart du temps, ça fonctionne sans problème. Quand il y a des désaccords, rarement fondamentaux, on discute, on expérimente et quelquefois on laisse le temps agir.

R.O. : Quand je t'ai demandé de répondre à cette inter-émile, tu m'as répondu et je cite : « ouaille note ». Peux-tu préciser ta pensée ?

J.F. : Comme tu le vois, je pratique l'anglais couramment.

R.O. : Vos préférences allant plutôt au jus de houblon ou de raisin, pourquoi ce nom de P'tit Crème ?

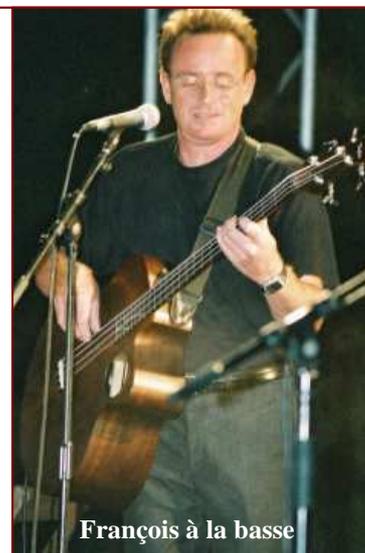
J.F. : Ce nom est né autour d'un pot. On cherchait un nom pour notre groupe et on a trouvé ça. C'est bien après que nous avons découvert que Gaston Couté déclamaient ses textes dans les cabarets parisiens et qu'il était souvent remercié d'un petit crème. En fait, je ne sais même pas si c'est une légende ou bien la vérité.

R.O. : Comment est né le groupe ?

J.F. : François, Bruno et moi, on s'est croisé dans des ateliers de musique proposés à l'époque au Centre Culturel de Saran. On a pris du plaisir à jouer ensemble et nos rendez-vous hebdomadaires sont vite devenus sympathiques et fructueux.

Et puis, un jour de fête de la musique, on

est allé trouver un chanteur, tout seul dans la rue royale. il s'appelle Jean-Michel Aupert. Ça nous a plu et on est allé lui proposer de l'accompagner. On a joué ensemble pendant un an. Puis ensuite, il y a eu Rachel. C'est en jouant avec elle que nous avons cherché notre nom. Alors, c'était Rachel et le P'tit Crème. Et puis petit à petit, nous avons développé nos musiques autour des textes de Gaston Couté. V'là...



François à la basse

R.O. : Ça fait 20 ans maintenant... Est-ce qu'il n'y a pas une lassitude qui s'installe à jouer toujours les mêmes morceaux (un peu comme Michel Delpech dont la famille habite toujours dans le Loir et Cher depuis 25 ans), ça doit être lassant ?

J.F. : Pas vraiment, c'est même plutôt plaisant. Et puis, notre répertoire s'est monté doucement et ça nous a laissé le temps de peaufiner, réarranger, tester...

R.O. : Et ça gagne bien d'être un membre du P'tit Crème ?

J.F. : Oui, ça gagne de l'amitié, des rencontres, des découvertes, des petites aventures... ça n'a pas de prix.

R.O. : Vous avez choisi de mettre en musique des textes de Gaston Couté, pourquoi pas Charles Aznavour ou Joe Dassin ?

J.F. : Les textes de Gaston Couté ont du sens et du bon sens. J'ai toujours été attiré par la chanson sociale et Gaston Couté écrivait des textes forts qui riment souvent avec liberté et résistance.

Et puis, c'était un révolté, contre les hypocrisies de la société, contre les discours moralisateurs et le conformisme ambiant. Il avait une formidable force poétique et une terrible liberté de pensée et d'expression. Ça me parle et ça change de Florent Pagny.

R.O. : *Le quatrième CD du P'tit Crème vient de voir le jour, tu peux nous en dire un mot ?*

J.F. : **Celui-là aura une place particulière car il fête nos vingt ans. Il est fait sous la forme d'un album de famille. C'est donc la première fois qu'on y verra nos tronches. Et puis, quelques nouveautés...**

R.O. : *C'est le premier CD sans votre bassiste (décédé en aout 2011), vous avez fait le choix de ne pas le remplacer ?*

J.F. : **Oui. Un bassiste, ça se remplace, mais pas un ami, et puis, cette complicité...**

R.O. : *Comment avez-vous compensé musicalement l'absence de basse ?*

J.F. : **On joue un peu différemment. La main gauche de Michel à l'accordéon, mon pouce sur les basses de ma guitare, un meilleur équilibre avec la guitare de Bruno, un travail affiné sur la batterie de Cédric, on cherche encore, mais ça se cale... toujours une histoire de temps.**

R.O. : *Comment choisissez-vous, les textes de Gaston Couté que vous mettez en musique ? Vous reprenez toujours des textes mis en musique par Pierron, c'est pour essayer de faire mieux que lui ?*

J.F. : **Il y a des textes incontournables, qui sont la marque, l'empreinte de Gaston Couté. Il y a aussi des textes que nous estimons ne pas pouvoir mettre en musique, pour des raisons artistiques ou techniques. Et puis, il y a ceux que l'on découvre ou redécouvre guitare en main. Et enfin il y a les textes mis en musique par Gérard Pierron qui sont si beaux, si bien pour lui qu'on ne les reprend pas, à moins qu'on ne les transforme suffisamment pour en faire un peu autre chose.**

R.O. : *Parle-nous des musiciens qui font partie du groupe ?*

J.F. : **Il y a Bruno, à la guitare et à la mandoline. Il maîtrise bien l'harmonie, il a un côté jazz qui lui va bien et sa connaissance des enrichissements et des accords nous apporte beaucoup dans nos musiques. Il y a Michel à l'accordéon. Il le fait**



Jean en studio

sonner avec une immense sensibilité et ça colle parfaitement avec ce que l'on veut faire passer. Il y a Cédric à la batterie. Il l'utilise un peu comme un percussionniste, ce qui lui confère un jeu assez aérien. Là aussi, ça colle bien. Et puis, il y a Yves, qui n'est pas sur scène, mais qui assure le son sur nos concerts. Il nous connaît bien, et c'est rassurant pour nous, d'autant qu'il sait respecter les oreilles des auditeurs.

R.O. : *Pour composer vos musiques, ça se passe comment, c'est le groupe qui improvise ou un musicien qui ramène une idée ?*

J.F. : **Ça dépend. Quelquefois, c'est la musique qui nous révèle le texte, un peu comme une évidence. Quelquefois, c'est le texte qu'on veut absolument travailler, c'était le cas pour le "tournevirole aux vaisselles" par exemple.**

Et puis il y a des choses qui viennent d'un coup et qu'on transforme de façon assez radicale. Mais à la base, il y a l'un d'entre nous qui se jette et propose la chanson, et après, chacun y amène sa patte. Les concerts nous aident à affiner, mais souvent, les enregistrements servent de fixateur pour une version définitive.

R.O. : *Bernard Gainier dit des textes de Couté avec vous sur scène, les descentes au Bureau sont-elles un point de passage obligé ?*

J.F. : **Les descentes au bureau doivent être comprises comme des moments de convivialité. On n'y organise rien, on n'y prépare pas de nouvelles chansons, on y raconte des histoires, on y écoute Bernard, on y**

goutte son vin quand il y en a... de la convivialité à l'état pur.

R.O. : *Le groupe reprend des chansons de François Béranger, quelle est la filiation avec Gaston Couté ?*

J.F. : **Je trouve que les chan-**

Gaston Couté écrivait des textes forts qui riment souvent avec liberté et résistance...

sons de François Béranger sont de la même veine libertaire que les textes de Couté. Cette révolte, cette impertinence, cet amour de la liberté... et puis cette actualité. Qu'on écoute Béranger ou Couté, c'est toujours actuel, on vit encore sous des jugs que nous n'avons pas encore brisés.

R.O. : Comment définirais-tu tes influences musicales et ton jeu de guitare ? Ont-ils été influencés par ta rencontre avec Marcel Dadi ?

J.F. : J'ai commencé à gratouiller dans les années 70. Alors, le folk, le blues, Léonard Cohen, un peu de ses chansons françaises qu'on découvrait dans le circuit des MJC, Dylan... mes premiers pickings avec Warring et Mason et puis Dadi. C'est lui qui m'a dit un jour, avec une grande gentillesse et un sourire immense, que je n'arriverai jamais à jouer comme lui et qu'il fallait que je développe mon propre jeu. J'ai essayé.

R.O. : Tu as participé à l'enregistrement de « La Cuvée du cigalier » de Claude Antonini et tu joues avec d'autres musiciens ; c'est important pour toi d'aller vers d'autres horizons musicaux que le P'tit Crème ?

J.F. : C'est bien de pouvoir jouer avec d'autres, c'est formateur, enrichissant et sympathique, surtout quand on le fait avec sincérité. Mais ma priorité, c'est ce que je vis avec le P'tit Crème.

R.O. : Parle-moi un peu de ta guitare ?

J.F. : Une merveille ! C'est Alain Quéguiner qui l'a fabriquée et c'est un sacré bon luthier, doué d'une belle humanité. J'ai toujours eu des difficultés à trouver des modèles de gaucher. J'ai une Lowden qui possède un son plutôt cristallin. Je cherchais une autre guitare, plus puissante, plus équilibrée... La première rencontre avec Alain a été un bonheur et sa guitare m'a enchanté. Ça sonne !

R.O. : Le P'tit Crème apparaît dans le film Bernard, ni Dieu, ni Chaussettes, ça fait quoi de voir sa tête sur grand écran ?

J.F. : Ça fout les jetons, mais ça fait plaisir. Ce film est tout simplement beau et Bernard y est comme au quotidien, drôle, cultivé, malin... brillant.

◀ Chantons à Sèmes : « Royaume de Siam »

On a déjà parlé de 1979, je ne reviendrai donc pas sur AC/DC, Apocalypse Now ou le prix du paquet de Gauloises...

Supertramp vendait aussi des millions de petits déjeuners, Pink Floyd commençait un mur qui lui assurera des briques de revenus (elle est un peu facile, mais je suis cabot et n'y résiste pas)

Trust sortait un album pour prolo, *Bosser Huit Heures, l'Elite*, le premier album de hard français.

La grosse cavalerie du chaud-biz caracolait en tête des hit-parade avec Starmania, Diane – *c'est qui ?* – Dufresne, Daniel – *parti trop tôt ?* – Balavoine, France – *toujours en compil* – Gall, Fabienne – *c'est qui ?* – Thibeault, et autres précurseurs des brailloux à grande gueule...

Dans les rues de Tours, on voyait des tubes Citron à trois vitesses, des estafettes Renault, des deux pattes, des R4 ou des 4L, des Solex et des Bleues (comprenez qui pourra). Il y avait aussi le pépère à béret galette qui dans sa loco modèle réduit, avenue de Grandmont, faisait griller des châtaignes. Il mettait la portion dans un pochon en papier kraft, pochon que l'on mettait dans nos poches pour les tenir au chaud, nos mains aussi. Rentré à la maison, les pochons prenaient place sur le radiateur en fonte de la cuisine... Il y avait même encore une épicerie familiale en plein centre ville à 2 pas de la mairie (c'est devenu l'hyper-centre, c'est plus chic mais out les châtaignes – faut payer une patente – et l'épicière, un immeuble a pris sa place). Le proprio avait un crayon sur une oreille et un clope sur l'autre, une blouse en coton bleu passé et un petit carnet où il notait les prix après avoir mouillé son crayon. Y'avait aussi Pépito, qui vendait des cacahuètes à côté de l'abri bus.

Dans quelques salles d'art et d'essai sortait *Le Roi Et L'Oiseau*, avec des dialogues de Prévert.

En 1979, 10 ans après la sortie de son premier 45 tours 4 titres, Gérard Manset sort « **Royaume de Siam** ».

Absent sur la « **Mort d'Orion** » et « **2870** » ; flouté, de trois quart ou de dos sur les autres albums mais visiblement barbu, Gérard Manset apparaît de face, imberbe pour son sixième album *Royaume de Siam*.

Une pochette toute simple, photo de Manset – la première de face – sur fond blanc, le disque dans une pochette noire, les textes en blanc, Ying-Yang. Cet album sera épuré dans les rééditions en CD par Manset, seuls 5 morceaux sur huit trouveront grâce à ses oreilles.

Royaume de Siam : le titre éponyme, j'aime bien écrire ce mot ça fait savant. Une descente d'arpège sur instrument à corde asiatique, légèrement faux (ou accordé au huitième de ton ?), une note acidulée qui traîne, la pulse marquée sur la charleston, deux guitares qui s'entrecroisent, une première note de basse ; le tout se met en place et viennent les cordes.

Et le texte, la voix... (doublée à la tierce inférieure ou supérieure par Manset soi-même) :

*Je t'ai vue dans une rue assise,
Un enfant sous ta chemise
Les épaules nues couvertes d'or.
Que demander de plus ?
Mais avec toujours le doute et la désespérance de
Manset
Royaume de Siam,
Celui qui voit le monde par tes yeux
Peut-être il peut être heureux*

Balancé, Grosse caisse, tom basse, la charley qui marque la pulse, un petit accord de gratte électrique un premier riff de gratte électrique, un second qui vient s'accoupler avec le premier (un rickenbacker saturé ?), le tout gorgé de reverb.

La voix de Manset, comme d'habitude, doublée, triplée, multipliée... Un chorus de gratte électrique acide à l'extrême.

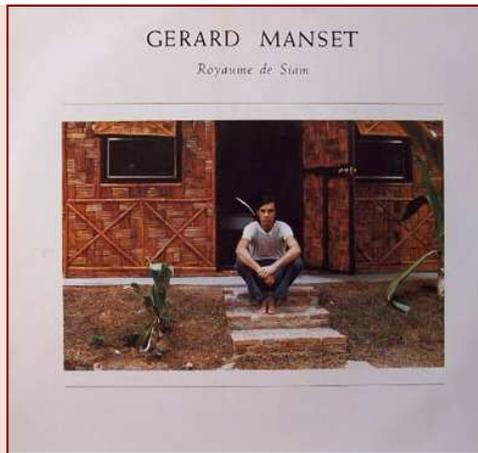
Le piano enfin...Les cuivres
Voir le jour se lever sur le fond de ton navire.
Titre disparu des multiples rééditions commerciales de Manset. Au même titre que plein d'autres.

La mer n'a pas cessé de descendre, orchestration électrique avec quelques essais de synthés fin 70. Il faut attendre le refrain pour que le morceau décolle, les mots de Manset toujours aussi beaux
*Alors le mal n'a pas cessé de grandir,
La pluie de chanter, le ciel de rire*

Quand tu portes vient clôturer la première face, peut-être le morceau le plus émouvant de l'album.

Quelques notes de guitare solo, un accord plaqué, un bis accompagné sur la fin par des cordes, la batterie, la basse, une orchestration à la Manset. Et les mots qui viennent vibrer et éclairer la musique

*Quand tu portes
Sur tes épaules
Le fardeau
Le plus beau
Quand ta main tremble
De savoir qu'il te ressemble.
Rythme languissant, voix doublée...*



La neige est blanche en entame de la seconde face, les effets sont de la partie : reverb, chorus et delay sur la guitare et le piano, batterie étouffée, basse compressée à fond.

Et les mots qui reviennent, posés par la voix de Manset (toujours multipliée) :

*A force de se regarder
De ne pas comprendre de ne pas s'aimer
Vraiment le temps nous est compté...*

Que veux-tu de plus que tu n'as pas ?

Fini d'y croire :

Solo de sax', blablabla... On passe, pas terrible ; mais celle-là est toujours présente sur les rééditions CD. Va comprendre...

*Quand j'étais jeune,
Je croyais aux rêves.
Voui, voui, c'est ça les paroles...*

A l'inverse, **Le Jour où tu Voudras Partir** a disparu des rééditions CD ; dommage.

Une rythmique de gratte ponctuée d'accords au piano, que finissent par survoler des cordes et pulsée par une batterie.

Et la voix, toujours sa voix, à la limite du déchirement, pour une fois sans tierce ajoutée.

Le piano sans effet tout simple, simplement mixé très en avant

La voix de Manset y est superbe, soutenue par une orchestration moins lourde que sur la plupart des morceaux de l'album

*Rien que des enfants enlacés
Pour t'empêcher de passer.*

Seul et chauve,

Sort de ce corps sans âme « La Mort d'Orion »
*Un matin sans crier gare
Je tomberai dans un couloir*
Pas au top, le Gérard quand il a écrit ces paroles !
Chœur féminin, cordes aériennes (violoncelle en avant), basse mixé devant... Disparue des compils en CD, avec raison.

Ce qu'il me reste,
avec la descente de basse seventies qui fait bien
Ce qu'il me reste,
avec la descente de basse seventies qui fait bien
Break
Ce qu'il me reste,
avec la descente de basse seventies qui fait bien
Ce qu'il me reste,
avec la descente de basse seventies qui fait bien
Ça résume le morceau...

■ Yves Tréflez

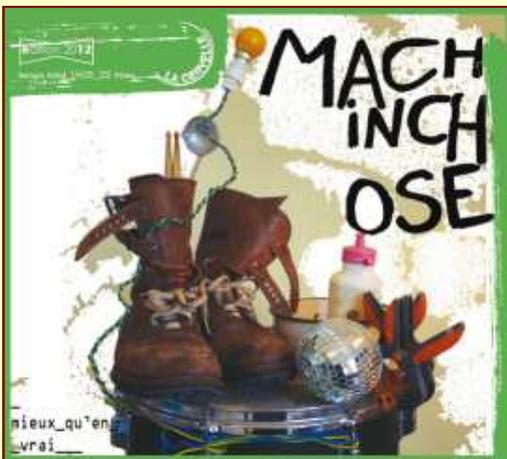
◀ Eugène Lampion... de Machinchose

Reims Oreille. : Bonjour Eugène. Tu peux expliquer ce qui, dans Machinchose, est le machin et ce qui est la chose ?

Eugène Lampion. : Machinchose, c'est un duo à la scène, un solo en studio. Ça, c'est résumer à gros traits l'idée. Dans les faits, on a été en trio sur scène pendant 3 ans (2006-2009 en gros) avec un batteur qui nous a rejoints. De même le studio, c'est du home studio, mais il y a des exceptions, notamment sur Mieux qu'en vrai... 10 chansons du disque ont été enregistrées dans le studio de France Bleu Auxerre, en condition live ou quasiment. Tout à l'opposé de ce que je disais au début de ma réponse. La règle pour la règle, ça ne m'intéresse pas, elle est une contrainte qu'il faut s'empresse de transgresser ! Euh, le duo sur scène, ça fait 13 ans et quelques que ça dure (sans et avec batteur) : Léa Le Meur et moi.

R.O. : Comment naissent les chansons de Machinchose ?

E.L. : Elles naissent d'un mot, d'une phrase, jeu de mot noté "avant d'oublier", en se disant que ça ferait un bon titre ou un bon refrain. Un bon départ qui ne se conclut finalement pas toujours par un texte. Souvent, il y a des "chutes", je les conserve dans un "chutier", dans lequel j'aime bien me replonger quand j'ai une musique en cours d'élaboration. Ça peut être un mot entendu ou que je dis. Souvent l'accident de conversation produit des mots que j'aime pour le son qu'il produit ou l'image. Paradoxalement, j'ai toujours en tête des sujets pas drôles du tout, mais les points de départ peuvent être anodins ou sembler gratuits. Et c'est dans l'écriture que "j'injecte" ma dose de gravité. Je ne veux pas me priver de ça, mais quand, au final, à l'écoute, ça fait sourire ou rire, ça ne me dérange pas, je sais que, dans le fond, c'est pas drôle et qu'à l'écoute du disque, chacun peut plonger dans les sous-couches et découvrir un peu plus l'intimité de sujets abordés.



R.O. : Machinchose, c'est plus texte que musique, plus mélodie que mots ou autre chose ?

E.L. : Tous les cas de figure existent dans la fabrication, musique ou texte d'abord ou les deux ensemble pour un refrain de base. Mais au final, c'est de la musique qu'on peut chanter avec des mots. Des mots qui sont à leur place et qui feraient défaut à la musique s'ils n'y étaient pas. Par exemple, ça n'aurait pas de sens de faire des versions instrumentales des chansons. De même ne faire que lire le texte, le publier à l'écrit, ça n'aurait pas plus de sens.

R.O. : Combien d'instruments pour bien machinchoser ?

E.L. : J'aimerais dire : soi-même. Son corps. Je pense que sur une île déserte, à poil, sans aucun outil et avant de mourir de faim, on peut machinchoser sa marche funèbre. Je sais qu'il y a plus d'instruments que mon seul corps dans les enregistrements ou live, mais le Do it Yourself punk, ça peut aller jusqu'à ça : tout seul, chanter, percuter son corps. On n'est pas loin du happening, mais la démarche machinchose elle vient aussi et même surtout de là, de réflexions et pratiques liées aux arts plastiques, à l'histoire de l'art contemporain. On ne sort pas indemne de 5 ans d'études post-bac Arts Plastiques aux Beaux Arts !

En concert, on a des morceaux joués avec peu, voire sans instruments de musique... Rintintin est un exemple de genre de pratique, une chanson qui est presque un manifeste machinchosique qui date de 1992 et que je chante et joue avec toujours autant de plaisir et de conviction.

R.O. : De la « chanson anormale, dada-électro-bricolo-punk », c'est quoi ?

E.L. : C'est un truc qui surprend, qui ne ressemble à rien, qui est décalé... Que de poncifs, puisque chacun prétend être décalé. Quand j'ai commencé à enregistrer, j'osais à peine dire que je faisais de la chanson. Début des années 90, c'était ringard et je ne me sentais pas légitime du fait de mon côté autodidacte, personne n'osait dire qu'il faisait de la chanson dans ma généra-

tion. Milieu des années 90, je dis "je fais de la chanson décalée" et, là-dessus, plein de groupes arrivent en disant donner dans le décalé. Et on ne faisait pas ce qu'ils faisaient. Donc je me suis dit que, tant qu'à faire d'être décalés, en marge de ces formats tout gentils, j'allais mettre des descriptifs peu rebutants, à connotation négative. Un peu comme le boulanger qui appelle sa boutique "Au pain dégueulasse" et dont on se doute bien qu'il ne fait pas du mauvais pain, mais qu'il chambre gentiment toutes les boutiques "Au bon pain". Chanson anormale, qui ne ressemble à rien, ça résume vraiment ce qu'on entend de manière positive à la fin des concerts. Alors tant que ces appellations ne seront pas galvaudées, je m'en servirai ! Pour ce qui est de Dada, c'est pour moi une évidence, dans ma démarche, mes racines artistiques, dans le rendu aussi. Le reste ne fait que décrire le matos utilisé : un peu d'électronique, d'objets devenant des instruments de musique ready-made (casserole, conserve, planche à repasser, mobilier de la salle...). Punk, là aussi pour une question de racines musicales et dans l'esprit des chansons, de leur mise en avant pendant le concert, dans les sons et leur traitement, les textes et leurs traitements..

R.O. : Avez-vous, chez Machinchose, l'impression d'inventer ?

E.L. : Non. Pas l'impression d'inventer, l'impression de révéler ce qui est là et qu'on n'entend pas, qu'on ne voit pas, de donner la réponse à des équations : révéler ce qu'un son peut nous dire, ce qu'un mot peut engendrer comme phrase. Dans l'écriture, le texte se développe comme une équation mathématique qu'on résout. D'un sous-total on passe à un autre et ça s'enchaîne logiquement. Au moment de l'écriture, c'est comme si c'était logique en tout cas. Après coup, il m'arrive d'oublier d'où ça vient, ce qui "tient" un texte, une musique, mais si c'est abouti, c'est que chaque chose avait sa place et c'est le principal. Je fais un grand écart entre l'écriture automatique surréaliste ou dada et l'Oulipo pour la contrainte. J'aime aller de l'un à l'autre, donc pour répondre à la question : non, j'n'ai pas l'impression d'inventer !

R.O. : Peut-on dire que Machinchose fait de la chanson contemporaine ?

E.L. : J'aimerais bien jouer à Beaubourg ! J'ai

cherché à jouer pour des vernissages, mais sans succès. La question du formatage se pose autant du côté de la musique et de la chanson qu'en peinture !

Mais je sais trop le carcan que ça peut être d'être catalogué Art Contemporain. Il serait flatteur à mes yeux, mais ce dont j'ai envie, c'est faire écouter et montrer ce qu'on machinchose au plus grand nombre, alors déjà qu'on est catalogués

"impossible à faire jouer" pour beaucoup de gens, si en plus on se colle l'étiquette art contemporain...

R.O. : Aurais-tu aimé être un artiste engagé ou lyrique ?

E.L. : Plaire parle des "artistes engagés". Vaste sujet. Mettons de côté la "chanson engagée" qui en soit est un gros problème dans l'écriture, le premier degré, et le mal qu'ont les auteurs de ces chansons à en faire de bonnes chansons, c'est à dire des chansons qu'on chante en tout temps, toutes circonstances (je résume) - j'écris des textes engagés même si là aussi la forme n'est pas aussi racoleuse que ce que le sens commun en ce moment appelle une chanson engagée. "J'me chauffe au bois ignifugé" sur l'album d'avant (elle est visible en clip sur le net) me semble un exemple évident et clair. D'autres chansons le sont sur ce nouvel album "boueux", "dégât collatéral", "de ton art'y cul", ça pousse vraiment", "plaire", "s'enfuir ou pire", "figurines". En ce qui me concerne, l'artiste engagé, s'il n'est pas connu, c'est "juste" un citoyen engagé.

R.O. : Vous faites référence à Bobby Lapointe. Pourquoi pas Jarry ou Satie ou Katherine ?

E.L. : Parce qu'il n'y a pas la place pour tout mettre ! Des fois je mets Marcel Duchamp. J'avais mis Kurt Schwitters, et Fragson aussi... Ah ! Katherine, « les Mariages Chinois », que j'avais acheté en cassette en 1992 ou 91 (sorti chez Rosebud !) et la suite des albums. Quand j'étais aux Beaux Arts, j'avais fait un clip sur "Jeannie Longo" de Katherine.

Quant à Jarry, je rêve secrètement de monter Ubu, avec un dispositif électro-acoustique live. Ça fait plus de 20 ans que j'ai ça dans la tête.

Des mots qui sont à leur place et qui feraient défaut à la musique s'ils n'y étaient pas...

te. Un jour peut-être, ça dépendra certainement d'une rencontre décisive ! En attendant, La Chanson du Décervelage, je l'ai arrangée pour la chanter en live, je l'avais même enregistrée pour le deuxième album "c'est pas pour danser", mais au final j'ai préféré la vivre du disque.

R.O. : Votre dernier album, c'est plutôt du rock qui danse avec les mots ?

E.L. : J'aime le gros son. J'aime aussi continuer à découvrir des choses après plusieurs écoutes, tant dans le texte que la musique. Selon le dispositif d'écoute, il y a des choses nouvelles qui apparaissent (passez du casque aux haut-parleurs pour vous en rendre compte !) En live, c'est plus minimaliste, mais ça se justifie (sauf que là, faut le voir pour le croire).

R.O. : Pourquoi ce dégât collatéral de la chanson française ?

E.L. : C'est un truc qui trouble au début, qui fait rapidement sourire et qui donne à la fin l'idée qu'on a passé un bon moment, un bon moment privilégié, juste entre moi (partie d'un public) et le groupe... Sauf que bien évidemment, chaque membre du public se fait la même idée. J'ai passé un bon moment, mais je ne vois pas qui d'autre que moi peut comprendre... Et ça, on l'entend régulièrement à la fin des concerts, de la part de programmeurs qui nous disent, "j'ai vachement aimé, mais mon public, il comprendra pas..." L'impression d'être plus intelligent que les autres, d'être le seul à comprendre ou d'avoir un public débile. Là-dessus, le programmeur, institutionnel le plus souvent, est assez proche de la démarche du programmeur radio, il tire par le bas, pas de prise de risque, mais ce qu'il oublie, c'est qu'il est toujours responsable de ce qu'il donne à voir, à entendre. Et si il prend "son public" pour un con, ça retombe aussi sur la production : combien de groupes, d'artistes s'engouffrent dans ce qui est artistiquement correct et combien de programmeurs sont contents de retrouver ce qu'ils aimaient l'année d'avant chanté par une autre voix, un autre physique... C'est plaisant, ça ne remet rien en cause, les repères sont bien là, y'a pas de danger, pas de risque. C'est hyper-

conservateur comme démarche, et moi, voir des gamins sur scène qui sont déjà aussi réactionnaires ("si c'est faux c'est nul", "il n'a pas une belle voix", "la chanson c'est pas ça", rattachement à un nom de groupe phare à en faire une pâle copie...), ça me fait bondir. Sur ces considérations que je donne en version abrégée, j'en déduis qu'on est un dégât collatéral : on ne cherche pas à donner dans un genre, on cherche à faire ce qu'on a à faire, ce qu'il y a d'autre à faire que ce qui a déjà été fait et il y a du boulot pour tout le monde dans cette (ces) direction(s) !

R.O. : Est-ce que dans les compositions ou les arrangements il y a une volonté de surprendre ou choquer ?

E.L. : Volonté de choquer, non. De surprendre, oui, mais plus qu'une volonté, je dirais le souci de la surprise. L'envie de ne pas relâcher l'attention, de "tenir" l'auditeur jusqu'au bout, tant avec un texte qu'avec le son de la chanson.

R.O. : Tu joues du tuba et tu chantes, c'est facile ?

E.L. : Ben non, en live non, mais je prends un malin plaisir à jouer Tuba m'a tuer, parce que là, je peux le jouer presque dans le même arrangement que sur le disque pour le tuba/chant ! Après, en live, on ne fait pas versions album, c'est toujours une relecture, par exemple le tuba de "de ton art'y cul", en live, il n'est pas là, un violoncelle reprend une ligne qui ressemble vaguement à ce qu'il fait sur disque, et moi, je suis à la guitare et au chant. Faire chanter Léa, c'est un truc que j'aime bien, une fois ou deux dans le concert, alors "Pluie dessus-dessous" c'était évident que c'était pour elle !

R.O. : Machinchose, ça ne ressemble à rien, dites-vous, mais c'est un truc sérieux ?

E.L. : Qui en doute encore, après 6 albums, et plus de 13 ans de concerts avec Léa un peu partout en France et même en Suisse et en Belgique...!

Et franchement, vu le temps que j'y passe, si c'était pas fait sérieusement, combien de temps je passerais à faire des trucs sérieux ? J'n'aurais pas le temps, même en courant plus vite que l'ouragan !



◀ Square : « Emmanuel Riboli »

Des gens qui écrivent, il y en a beaucoup et c'est très bien.
Des gens qui écrivent très bien, forcément il y en a beaucoup moins.
Des gens qui écrivent magnifiquement bien, qui savent tourner leur vers autrement qu'autour de leur petit cœur en chamade ou petit poing en bataille, il y en a comme des astronautes sur la lune.

A quoi les reconnaît-on ? Sans doute à la tension, la tenue et l'éclat conséquent de leurs vers sans aspérité ni remplissage, la force de leurs images et de leurs formules, l'intelligence de leurs angles, la justesse de leurs mots et la maille serrée de leurs déclinaisons.



Emmanuel Riboli est de ceux-là.

L'homme ne chante ni ne compose si bien que nombre de ses bijoux dorment encore dans leur écrin au fond d'un tiroir. Quelques-uns plus rarement ont trouvé à leur hauteur quelques belles mélodies signées notamment Laurent Gatz (www.laurentgatz.com).

Elle a coché d'une croix tout ce qu'il leur restait à rire / Les bavoires chocolat tachés de sourire

(La veuve coquelicot)

La puissance d'image et de concision de ce dernier vers est de celle que l'on rencontre une fois peut-être toutes les mille chansons.

Une deuxième alors !

C'est p't'être qu'y a plus d'interphone / Qu'elle laisse la f'nêtre ouverte / Bien qu'elle n'attende personne / Huguette

(La vieille du rez-de-chaussée)

Titi parisien à gouaille provençale d'un joueur de pétanque, les approches sont originales, l'humour ferraille au carreau, pointe au bouchon, toujours sur la terre battue des hommes.

Propriétaire à la grecque / Tu la sens mon hypothèque / Au verso / Me dit mon banquier sournois / Puisque chez vous c'est chez moi / A bientôt

(Les lunettes roses)

Vous m' demandez si j'ai connu / On partageait nos décibels / J'étais jeunot un peu perdu / J'attaquais ma première bretelle / Comme lui j'avais pris pour perpète / Au bain à casser des cailloux / La liberté c'est dans la tête / Quant à Cayenne c'est n'importe où

(Mémoire d'un marteau-piqueur)

Nostalgie Country / John Wayne, Steve Mc Queen, Jack Palance, / Dégainaient à ma connaissance / Moins vite que moi / Nostalgie Country / Promis j'offre une récompense / A qui retrouvera mon enfance / Au coin du bois

(Nostalgie Country)

On s'arrêtera là. Quelques-uns de ses bijoux à découvrir sur son blog myspace (<http://www.myspace.com/450956931/blog>) où l'on observera que la marque des plus grands est d'être joyeusement détaché d'un pur formalisme, fût-il orthographique.

Ces gens-là passent au " Living" / Toi tu passes pour un crétin / Cherche pas tu " no speaking" / Saint-Germain / Ces gens vont boire un "Drink" / Toi tu rinces dans tous les bars / Cherche pas t'as que le standing / Saint-Lazare

(Au Flore)

Mais quel standing !

■ Marc Servera

◀ Paradis Blues : « Le clebs (6) »

- Ho Will quand est-ce que tu auras fini de jouer avec le clebs ? s'énerve Sun House. On t'avait bien dit qu'il fallait que tu retournes parler au « froggy ». P'tain, tu perçois pas encore c'que tu dois faire ? Y a l' « froggy » qui va se faire dessouder dans quelques minutes si tu descends pas tout de suite bon Dieu !

- On ne jure pas ici ! se cabre Blind Willie Johnson. Attends... Il est là depuis combien d'heures ? Et toi tu es déjà descendu au bout de quelques minutes comme Will ?

- Bordel faut qu'y descende, hips ! Là maintenant ! bafouille Tommy Johnson

- Où est-ce que t'as trouvé de l'alcool, bon dieu de merde ! rage Robert Johnson. Tu veux vraiment griller en Enfer.

- Y a pas d'enfer ici, bande de cons, vous le savez ! Et toi Tommy retourne à Crystal Springs t'en coller une et comme ça tu pourras jamais être heureux ici, s'exclame Sun, hors de lui.

- T'vas fermer ta bouche, comme ça on verra p'us tes chicos !, s'esclaffe Blind Willie Johnson.

- Et comment tu vois que j'ai p'us de chicos, t'as les yeux vitriolés connard ! Tu crois que c'est sympa de te foutre de moi. Enc....

« Tommy Johnson ? J' l'avais pas vu ou quoi ?! j'me fais la réflexion. Je deviens dur à la comprenette... Et tous de rire en se tapant bien fort sur les cuisses, le ventre. Même moi, je m'gondole, c'est communicatif. Mais v'là qu'y se cognent dessus ces buses ! Le clebs, il s'amuse à leur mordre le bas de pantalon. »

- Ho ! Espèce d'enfoiré, touche pas à mon clebs ou je t'en colle une ! que je dis à Robert Johnson qui veut lui foutre une branlée.

- Ben viens ! Fils de p...

- J'arrive !, que j'dis à ce lâche.

« Oh Seigneur... Je ne peux plus me lever, les douleurs sont revenues comme sur terre. Et je suis tout à coup en train de souffrir à mort. On dirait que les autres aussi se trouvent mal. On est tous à gesticuler dans l'espace en criant à qui le plus fort. »

- Pourquoi qu'on peut p'us bouger comme on veut les mecs, je deviens tout dur, j'me paralyse c'est pas vrai ! On va mourir !? Et pour l'gars en bas comment qu'on va faire ?

- Oh ! **ILS** nous ont punis... C'est trop tard pour le gonze, et... Pour toi Will ! Va falloir que l'on se rattrape. Rien à faire on peut pas leur échapper. gémit Sun House. Et moi pour qui ça allait un peu mieux. C'est de vot' faute, bande d'idiots.

- C'est un peu facile de nous accuser, abruti ... !, s'emporte de nouveau Robert Johnson.

Il ne termine pas sa phrase transformé en un glaçon transparent.

« D'ailleurs on est tous pareils. Mais on pense, je les entends s'exprimer tout comme moi... Et le blanc à Paris... Il va mourir à cause de moi. P'tain, un mec avec une gueule d'enfer qu'est caché derrière un comptoir de rade va lui transpercer le front avec un stylo. Ça y est, je vois ce qui va se passer, mais c'est trouble encore. Oh ! Lord ! Le bloc de glace que je suis pleure toutes les larmes de son corps... Ben ouais, même dans la glace ! Ah, ça y est, on redevient normaux ! »

- Pourquoi tu dis « **ILS** » Sun ? , questionne Blind Willie Johnson. Il ouvre les deux mains, les yeux agrandis, pour signifier une évidence. « Tu pourrais dire « **ELLE** » ou bien « **ON** » , puisqu'on sait pas vraiment.

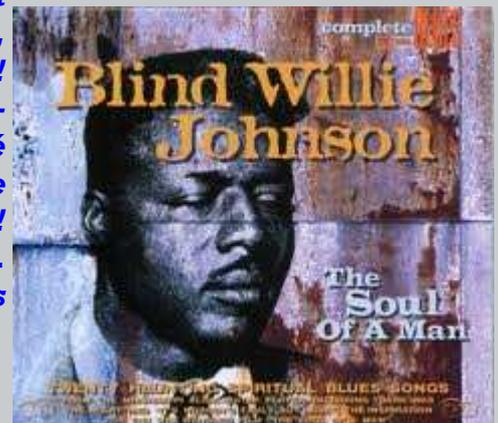
- On sait bien que c'est quelque chose de vivant puisque on l'a tous vu dans nos rêves. Une sorte de gélatine qui fait peur... semble se réveiller Tommy Johnson.

- C'est pas sa forme qui fait peur, coupe Robert Johnson, c'est ce qu'elle est...

- C'est quoi ?, j'leur demande, car plus ça vient, plus je me sens largué, j'ai vraiment l'impression d'être un cancre.

- Ouais... C'est qu'elle est... J'te dirais comment... essaie de m'expliquer Tommy d'une voix lourde. T'vois même au fond des mers et près des volcans, y a quand même de la vie... C'est comme une force qui vit partout, la forme... fais pas gaffe, ça a pas d'importance... Faut qu'ça vive quoi, n'importe où, partout... Tu piges ? Et cette force c'est tellement immense que ça fout l'tournis. C'est pour ça qu'on fait des choses incroyables sur terre et ici, mais j'te dis ! Ça pourrait être ailleurs. J'vous dis pas la gueule des extraterrestres qui vont ouvrir Voyager, voir le disque gravé et entendre ta chanson, Willie. J'te dis pas... Tu serais mort de peur ou de rire. T'imagines une paramécie qui frétilerait en écoutant « Dark was the Night, Cold was the Ground? » ou un alien à plumes qui vomirait du sang vert dès la première note ?!

« Nous v'là tous repartis à se bidonner en poussant des cris de bête qu'on imagine plus horribles les unes que les autres. J'commence à intégrer qu'y faut pas trop se poser de questions, faut faire quoi ? ... Ça va déjà un peu mieux dans ma tête, et j'suis p'us tout seul ! Mais les autres quand y auront « payé », j'vais rester là dans l'espace comme un plouc à r'garder les étoiles dans le silence ? Nan, pas question, Will, sauve tes os, ton gamin et c'con de clebs qui me lèche les mains comme si j'étais l'Bon Dieu. C'est quoi ta gueule, Dieu ? Toi aussi, tu frétilles comme une paramécie gélatineuse ? P'tain, j'étais bien en bas... Et v'là que je sens mon cœur qui se gonfle de tristesse ? Mes mains se posent sur mon front pour cacher mes yeux mouillés, mes spasmes, mes cris, mes sanglots. Oh Lord ! J'veux r'tourner en bas, embrasser mon fils, même cette garce qu'était ma femme, ouais ! Pitié Seigneur ! J'ai tellement honte que les autres me voient... Y pleurent aussi ces cons... Ouais ! L'clebs, t'y mets pas aussi ! Oh ! Les regrets ... J'préfère encore hurler de douleur... Nan ! Pas les regrets, pas ça ! »



Won't somebody tell me, answer if you can !

Je ne veux pas que quelqu'un me dise, réponds si tu peux !

Want somebody tell me, what is the soul of a man

Je ne veux pas que quelqu'un me dise, ce qu'est l'âme d'un homme

I'm going to ask the question, answer if you can

Je vais te poser une question, réponds si tu peux

If anybody here can tell me, what is the soul of a man?

Si personne ici ne peut me dire ce qu'est l'âme d'un homme

I've traveled in different countries, I've traveled foreign lands

J'ai traversé différents pays, j'ai traversé différentes régions

I've found nobody to tell me, what is the soul of a man

Je n'ai trouvé personne pour me dire ce qu'est l'âme d'un homme

I saw a crowd stand talking, I came up right on time

J'ai vu la foule en train de parler, je me suis levé directement à temps...

(The Soul of man - Blind Willie Johnson)

◀ Rencontre : « Nicolas Bacchus »

Reims Oreille : Nicolas Bacchus, bonjour, d'abord pourquoi Bacchus ?

Nicolas Bacchus : Au départ, c'est parti d'un surnom donné par un môme qui lisait Astérix, en colo, et affublait tout le monde de suffixes en "us" et en "ix". Mon nom, Bages, est devenu Bageus, puis Bacchus sans qu'il sache trop qui était Bacchus, je crois. Puis c'est devenu un surnom "officiel" dans un groupe qui comptait déjà un ou deux Nicolas (ce n'était pas encore infâmant, comme prénom, à l'époque), et quand il s'est agi de trouver un nom de scène, "Bacchus" était tout à fait "assumable" pour le côté libertin, libertaire, renversant quelques conventions sociales ou hiérarchiques dans de joyeuses bacchanales. Plus que pour le côté alcool que je fréquente assez peu, d'ailleurs.

R.O. : Te sens-tu plus interprète qu'auteur, plus musicien que chanteur ?

N.B. : Interprète et auteur, mais plus chanteur que musicien, même si j'ai eu une formation classique au départ. J'ai toujours tellement privilégié le texte, sans avoir de réelle facilité pour la musique... même si j'adore mettre des textes en musique et les interpréter, justement, pour ceux qui ne sont pas de moi.

Et je n'ai pas envie de séparer ou de choisir entre interprète et auteur, car si j'écris, je sais aussi d'où ça vient et j'ai la même envie de faire partager ces belles sources que ce qu'elles ont fait couler de moi.

R.O. : Tu es venu à la chanson par quel chemin ?

N.B. : Mes parents écoutaient beaucoup de chanson, de Barbara à Brassens en passant par Brel ou Anne Sylvestre, et j'ai été biberonné à Renaud et Font & Val. Du coup, d'un côté le mode d'expression m'était assez naturel, mais d'un autre côté le poids de la comparaison assez cruel. Ça aurait été plus facile d'être fier de ce que j'écrivais s'ils n'avaient écouté que Pierre Bachelet et Hervé Villard, mais bon, on choisit pas ses parents...

R.O. : Te considères-tu comme un artiste engagé ?

N.B. : Le terme a quelque chose de galvaudé, on s'en est servi à tort et à travers pour tout et rien, mais à la base,

oui, c'est à cette école que j'ai grandi. On peut dire impliqué, citoyen, mais je ne sais pas s'il y a un terme satisfaisant. Chanteur devrait suffire, mais il faudrait trouver un autre nom pour pas mal d'autres, alors... Parce que là, sinon, Sardou aussi est un chanteur engagé et j'ai pas envie d'être dans la même case, disons que c'est un autre engagement !

R.O. : La verVe et la Joie, c'est le titre de ton avant-dernier album, c'est une façon cachée d'annoncer la couleur ou juste le plaisir de la contrepèterie ?

N.B. : Les deux, mon capitaine ! Pour ceux qui n'y voient qu'un sens, les deux mots décrivent bien l'album, pour les chanceux qui en décèlent deux, les quatre termes collent bien au personnage et aux chansons aussi, donc autant te dire que je n'étais pas mécontent d'avoir trouvé ça !

Quant au titre du live sorti depuis, "Devant tout le monde" n'est pas l'expression d'une volonté d'arriver le premier mais plutôt celle de la gourmandise du gamin qui s'aperçoit de tout ce qu'on peut faire, "devant tout le monde". Chanter, entre autre !

R.O. : Ta collaboration avec Anne Sylvestre sur « Cousine », c'est né comment et ça s'est passé comment ?

N.B. : La collaboration est triple, avec l'auteur du texte, Erwan Temple, qui était déjà celui du duo avec Juliette pour "À Table" en 2005. Pour Juliette, le défi était d'écrire la chanson en peu de temps APRES avoir eu son accord. Là c'était la suite logique, mais le défi était de faire un texte sur mesure POUR avoir l'accord d'Anne, que j'avais quand même déjà croisée quelques fois et qui savait ce que je faisais. J'avais vraiment envie de ce duo, j'avais entière confiance en Erwan qui m'a encore une fois étonné par sa capacité à se mettre dans la peau de chaque personnage, à écrire un texte à la fois hyper référencé, érudit et immédiatement accessible. Quelques corrections avec Anne plus tard, c'était décidé, et tout s'est fait très vite et naturellement, y compris sur scène ensuite puisque le duo est aussi sur l'album en public.

R.O. : Chanteur politique, provocateur ou jongleur de mots ?

N.B. : Il y a toujours eu un côté politique, un côté li-



bertin, un côté gay et des chansons "récré" à jeu de mots... Par contre j'ai plus de mal à écrire des chansons politiques, "engagées", à cause du brouillage de langage qui s'est opéré récemment : la chanson doit dire en peu de mots, faire des raccourcis et j'aime bien être compris sans équivoque dans ces domaines, or la droite "décomplexée" a récupéré pas mal de termes ces derniers temps, qui ne sonnent plus pareil. Quand tu vois que "réactionnaire" veut dire "gauchiste" pour certains, tu crois rêver... Et c'est pas possible de devoir faire une explication de texte ou une leçon de mémoire politique à chaque mot. Du coup je garde plus ce côté-là pour les interventions parlées entre les chansons, d'où aussi l'envie de refaire un album en public pour pouvoir exprimer ça "devant tout le monde" !

R.O. : « Des jours plus gais » de Thomas Pitiot, c'est une commande, un cadeau, une collaboration ?

N.B. : Un cadeau spontané, poétique, ciselé, qui m'a beaucoup touché de la part de quelqu'un que j'écoute et admire depuis longtemps.

R.O. : Où es-tu allé chercher Vissotsky ?

N.B. : Dans mon enfance et pas si loin : ma mère est professeur de russe, et j'ai grandi avec ça. Cette chanson précisément, "La fin du bal (le vol arrêté)", je l'ai connue par une chanteuse polonaise, Anna Prucnal, qui m'a beaucoup marquée, et c'est d'ailleurs une version proche de la sienne que j'interprète.

R.O. : Tu peux nous dire deux mots de ceux avec qui tu travailles ?

N.B. : Plus que deux ! Je m'entoure de gens rencontrés au fil des concerts et des débats et suis très fier de faire se rencontrer comme ça des musiciens et techniciens qui ne se connaissent pas, mais avec qui je suis sûr qu'une rencontre humaine aura lieu. C'est ce qui s'est passé sur cet album et l'atmosphère des séances d'enregistrement, pourtant très longues et exigeantes, s'en est ressentie et reste pour tous un très bon souvenir. C'est un plaisir d'entendre ça de la part de routards qui ont fait des heures de studio avec des centaines d'autres musiciens et chanteurs, qui s'ajoute au plaisir d'avoir fait un beau disque ! C'est sûrement lié d'ailleurs.

Giovanni Mirabassi est une star internationale du Jazz, mais aussi amoureux des mots et militant, du coup il a accompagné Agnès Bihl,

Reggiani (grand père et petit fils) et bien d'autres ; Brahim Haiouani sous ses airs discrets est un joyeux drille hyper-attentif à ce qui se passe dans le texte, et accompagne depuis des années Eric Toulis ; Marc Limballe fait désormais le zouave avec "les Rois de la Suède" ; Julien Joubert, choisi avec Marc pour le côté rock, est cofondateur de Kwak et accompagne d'autres chanteurs et

teuses ; Sylvain Roubourdin, le benjamin, est un ami et un petit prodige du violon, tous styles confondus, il y a longtemps qu'on devait travailler ensemble ; Lucas Rocher m'a accompagné 5 ans et j'ai produit son 1^{er} album ; Francis Bages est... mon frère ; etc. Quant aux invités (Agnès Bihl, Sarclo, Patrick Font, Michel Herblin...), ils font partie d'une "famille" que j'aime bien faire participer d'album en album (Debout sur le Zinc, les Pistons Flingueurs, Toulis et bien d'autres étaient sur le précédent, "A Table"), pour présenter quelque chose d'un peu plus abouti que ce qu'on fait à l'occasion sur scène, quand on se croise pour un festival ou un soir, vite fait après une ou deux répétitions.

R.O. : As-tu l'impression de prendre un risque avec tes chansons ou est-ce ce risque qui te fait chanter ?

N.B. : Au départ, ni l'un ni l'autre, j'ai pas l'impression de prendre un gros risque, ça va, on est pas au Chili en 73 ou en Iran. Je m'amuse à provoquer, j'essaie quand même de faire avancer, de faire prendre conscience, sans trop emmerder et ça me paraît pas bien dangereux. Cela dit, le fait que d'autres aient l'air de trouver ça plus dangereux que moi ("mon public est pas prêt, ma mairie va pas aimer, mon diocèse va critiquer"...) finit par représenter un risque réel pour moi : celui de ne quasi jamais pouvoir chanter dans les lieux faits pour ça tenus (le terme est choisi) par des gens faits pour ça. Trop humoristique pour un lieu seulement chanson, trop chanson pour les lieux humour, trop politique, trop pédé, trop de baratin entre les chansons, ... Il y a toujours ce qui finit par ressembler à de bonnes excuses et éviter les choses qui fâchent.

Je m'amuse à provoquer, j'essaie quand même de faire avancer, de faire prendre conscience, sans trop emmerder...

"une jeune descendance..."

Notre lieu de rencontre, là où nous organisons nos réunions, formelles ou pas, nos "mises sous pli" (il n'y avait pas beaucoup de personnes e.mail-lisées), nos "réunions d'écoute", là où nous écoutions une fois par mois, en aveugle(1), tous les disques, cassettes ou CD reçus ou simplement pour rencontrer des poètes, pour y "entrechoquer" nos verres, comme disait Allain, ce lieu de vie, d'activités, de rencontres, "le Picardie" n'est pas pour rien dans la croissance de notre crédibilité.

Un lieu populaire où le joueur d'échec entame une partie en blitz avec le peintre Turc installé à Ivry, collectionneur de couteaux, et dont les toiles sont accrochées dans les plus grands musées ; où le petit bonhomme largué, dépressif, se fait payer un verre par le cadre, amateur de jazz et joueur de cornet... où aussi ce personnage haut en couleurs, royaliste, pianiste classique et SDF, recueilli et logé par un pote Kabyle bistrotier, nous déclame du Racine, déclarant également "je suis le parangon de l'anticommunisme"... où le balayeur de la ville qui s'était fait piquer sa brouette pendant qu'il sifflait son verre de blanc au comptoir, etc. etc. Un vrai café-restau populaire dans une ville ouvrière où les chemins se croisent et où on se sent bien.

Cela tenait beaucoup à la personnalité des patrons, des pro, à l'ancienne... Sans Camille et Nicole nos cabarets auraient existé certes, mais sans doute pas de la même façon ni avec le même engouement (2).

Tous les artistes nous remerciaient de l'accueil chaleureux qui les avaient mis dans des dispositions favorables pour donner le meilleur de leur art en retour ; "la pression, et pas qu'au bar"... Beaucoup d'entre eux nous

parlaient aussi, après leur passage sur scène, de l'attention, de l'écoute particulière ("palpable") qu'ils avaient ressentie.

Le public que nous invitions n'était pas un public de connaisseurs, c'était plutôt un public de "découvreurs", de "surprenez-moi", de "émouvez-moi", peu importe qui vous êtes et quel est votre (re)nom.

Ils n'étaient d'ailleurs pas notre public, ils étaient LE public, Ce public que nous allions chercher à chaque représentation. Et si, à la longue, certains sont devenus des fidèles, il restait à chaque fois aux artistes à le conquérir, à le convaincre.

Ça marchait le plus souvent, quelques fois non, mais tous venaient la curiosité en éveil, le sens critique à fleur d'oreilles : "*j'ai pas trop aimé, ce soir, mais je viendrai la prochaine fois...*", ou aussi : "*c'est incroyable de n'avoir jamais entendu parler de cet(te) artiste, c'est de la rétention d'informations...*"

En adhérant à l'association, le public s'engageait à soutenir nos initiatives et aussi souhaitait que l'expérience puisse se prolonger et, ce faisant, devenait des militants actifs de la chanson.

Ainsi, un petit groupe de personnes impliquées dans notre association, fidèles de nos cabarets, venant de Champigny-sur-Marne, une commune du département, se sont dit un soir qu'ils aimeraient organiser la même chose chez eux, avec le soutien logistique de notre association Le Pavillon. L'idée du "Pavillon Campinois" était née, elle a duré 8 saisons...

Ils se sont mis en quête de trouver un lieu et, un an plus tard, leur choix s'est arrêté sur un restau Marocain d'une centaine de places (serrées), facile d'accès, bien situé au centre ville et permettant d'inscrire le projet dans la durée. Les cabarets de "l'Étoile" (du Maroc) pouvaient commencer.

Un premier vendredi du mois de mai, les projecteurs s'allumaient pour la première fois sur la scène, inaugurant une nouvelle aventure de notre association à Champigny avec un public majoritairement local, avec une fréquentation moyenne de 71 personnes la première saison, et pour le plus grand plaisir du public à conquérir, de proche en proche, là où il se trouve.

L'ouverture d'un troisième lieu de chan-



Claude le patron du restau à Champigny

Véronique Gain et un jeune débutant...



son dans le département était annoncée et bien avancée sur les mêmes bases et mêmes critères et pour les mêmes bonnes raisons qu'à Champigny. Création d'une association locale "filiale" du Pavillon Ivryen, quête et travail du restaurant intéres-

sé "La Calèche" à Chevilly-la-Rue, toujours dans le 94.

Ça n'était pas encore "la preuve par neuf" (voir n° précédent) envisagée par Allain Leprest, mais cela indiquait que c'était possible, c'était faisable !

Notre expérience accumulée durant ces années à Ivry avait servi de levier dans deux autres villes, portée par des amoureux de chansons désireux de faire partager les joies qu'elles nous procurent.

(à suivre) ?

(1) Pour ne pas influencer le vote des personnes présentes, nous n'annonçons pas qui étaient les artistes écoutés. On cochait seulement quelques cases du genre : oui, non, peut-être, en première partie, en partie principale, à aller préalablement voir sur scène, etc.

(2) Henri Tachan nous confiait à l'issue de ses deux concerts au Picardie qu'il n'existait pas dix lieux comme celui-là, en France... ! Fiers...

■ Christian Landrain

Du festif musical pas couillon avec les Vendeurs d'Enclumes à la chanson nouvelle qui gronde dans les rues de Québec de Lisa LeBlanc.



Machinchose
« Mieux qu'en vrai »
machinchoseweb.free.fr



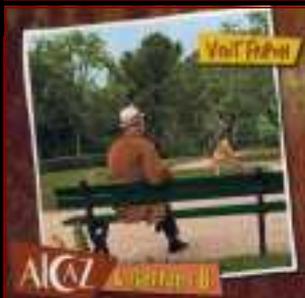
Vendeurs d'Enclumes
« Décadrant »
vendeursdenclumes.com



Lisa LeBlanc
« Album »
lisaleblanc.ca



Francesca Solleville
« La promesse à Mona »
francescasolleville.com



Alcaz
« Alcaz & Georges B. »
alcaz.net



La Mordue
« La Mordue »
lamordue.com



Pascal Mary
« Vivons d'un rien »
pascalmary.weebly.com



Le P'tit Crème
« Nos vingt ans »
ptitcreme.fr

Des reprises rock de Brassens par Alcaz, le duo sensuel et rocaillieux, à la chanson douce et simplement belle de Pascal Mary. Sans oublier les coups de griffes pas tordus mais dodus de La Mordue... Ni les Vingt Ans du P'tit Crème qui fait si bien danser le Gaston !

◀ Chanson-flash

**Quel bonheur
D'être contrôleur
Sur la ligne
Paris Turin**

**Hier j'ai pris
Carla Bruni
Dans l' train**

François Corbier

◀ Promos de Saison...

Du divers, du varié, de la chanson sous toutes ses formes et pour tous les curieux.

De l'innovation et de la surprise avec Machinchose qui ose à la chanson classique et toujours rebelle de Francesca Solleville.

FAITES ENTRER LES ACCUSES

1817. La France est en restauration depuis deux ans.

Dans la nuit du 19 mars, c'est la pleine lune dans Rodez endormie, Ta-Ta-ta, Antoine Bernardin Fualdès, ancien procureur impérial est sauvagement assassiné au son d'un orgue de Barbarie, destiné à couvrir ses cris. Au matin, son corps ligoté, gorge tranchée, flotte dans les eaux aveyronnaises.



Capitale du Rouergue / Vieille ville de Rodez / Tu vis de sanglants forfaits...

Il y a sûrement pire que la mort d'un procureur, mais allez savoir pourquoi, celle-ci va être à l'origine d'un feuilleton mélodramatique, monté en épingle, décortiqué, analysé, qui va déclencher passions et tenues en haleine dans toute l'Europe et même au-delà de l'Atlantique

Officiellement, la dizaine d'acolytes suspectés ont tué pour des raisons politiques un ancien bonapartiste. La chanson, elle, se fout des motifs, seul l'intéresse le croustillant qui excite, le détail qui horrifie, la description qui titille l'auditeur.

Deux procès seront nécessaires pour trancher surtout quelques têtes. C'est le grand spectacle. La confusion la plus totale. On vend des places pour assister aux débats. Plus de 500 témoins sont appelés à défilier. Parmi eux, Clarisse qui n'a rien vu mais dit tout, ce qui lui vaut un séjour en prison pendant lequel elle rédige des mémoires aussitôt traduits en plusieurs langues.

Dans cet asile du crime, / Pleurs, débats, j'entendis tout / Imprudente et voilà tout / Derniers cris de la victime, / Me trouvant là, par hasard, / Et dans un moment d'écart.

Sur le vieux principe de la chanson interminable puisque tragique, un dentiste, entre deux clients, écrit pour l'occasion « **La complainte de Fualdès** » : un modèle du genre, avec ce qu'il faut de fausse naïveté et de plaintif. Le succès de la chanson est d'emblée foudroyant. Dans les villes et les campagnes, on se gargarise de ses 48 couplets (18 minutes à la radio) qui s'échinent à bien détailler le crime, égrenés sur un tempo grave pour bien susciter indignation et intolérable tristesse.

On égorge la victime :

Voilà le sang qui s'épanche ; / Mais la Bancal aux aguets, / Le reçoit dans un baquet, / Disant : « en place d'eau blanche, / Y mettant un peu de son / Ça sera pour mon cochon. »

On la jette à l'eau :

Par les lois de la physique / Le corps du pauvre innocent, / Se trouvant privé de sang, / Par un miracle authentique, / Surnage aux regards surpris / Pour la gloire de Thémis.

Par chance tout se termine bien...

A la fin, tout débat cesse / Par la condamnation / De Bastide et de Jaussion, / Colard, Bax et la tigresse / Par un légitime sort / Subissent l'arrêt de mort.

Dormez braves gens...